

DECOUVRIR HAÏTI A TRAVERS SES ECRIVAINS

« Mémoires d'Haïti » - Emile Ollivier

Dirigeant actif des étudiants haïtiens, **Emile Ollivier** fut contraint, pour échapper à la dictature de Duvalier, de s'exiler en 1964. Il réside à Montréal où il enseigne. Emile Ollivier est brutalement décédé le 10 novembre 2002.

Emile Ollivier est l'auteur de plusieurs romans dans lesquels il relate les tragédies de l'exil. Ses publications sont, entre autres, *Mère solitude*, 1983 ; *La discorde aux cent voix*, 1986 ; *Passages*, 1991 ; *Les urnes scellées*, 1995 ; *Regarde, regarde les lions*, Myriam, 1995 ; *Mille eaux*, 1999

"En Haïti, nous sommes hantés par la mémoire. Il y a un excès de mémoire, ou pas assez de mémoire. Un abus d'oubli ou pas assez d'oubli. La question est peut-être de trouver, comme le dit Paul Ricoeur, la « juste mémoire ». Aujourd'hui, période de l'après dictature, le cadavre de Duvalier n'en finit pas d'empoisonner la société haïtienne. Ou bien le deuil n'est pas achevé, ou bien on a une obsession de la dictature comme le démontre la constitution de 1987 sur laquelle plane l'ombre de François Duvalier, ou bien on assiste à un retour du refoulé. Nous ne nous situons pas dans l'après dictature, nous sommes encore plus ou moins dedans.

"En quels termes parler d'Haïti ?

"La singularité d'Haïti est d'être victime d'un triple déficit.

"Tout d'abord au niveau culturel : il faudrait arrêter de parler d'Haïti comme d'un pays d'une richesse culturelle extraordinaire. Nous sommes plutôt en situation de faiblesse culturelle. Certes, il y a des écrivains, des peintres, des musiciens qui sont exemplaires. Mais si l'on considère le nombre de bibliothèques, le taux d'analphabétisme, la question de l'électorat, l'absence de politique culturelle et d'aide de l'Etat par rapport à la culture, on peut dire que nous sommes dans une situation de déficit, de faiblesse culturelle.

"Le deuxième déficit qui m'apparaît un peu plus grave, c'est un déficit d'intégration. Je ne suis pas sûr qu'Haïti forme véritablement une Nation : seule une minorité de lettrés

urbains dont nous sommes, sont des citoyens haïtiens à part entière. A côté, il y a l'immense majorité de ce peuple composé d'individus qui n'ont pas véritablement de statut. En ce qui concerne un certain nombre d'appareils comme la justice, l'école, la famille, ... nous sommes également en déficit de socialisation, d'intégration. Aujourd'hui, il est temps de remettre en question un certain nombre d'évidence comme la Nation haïtienne, l'identité haïtienne, le rapport que l'homme avec l'espace et avec le temps, avec la lumière, avec le mouvement...

"Le troisième déficit important est le déficit politique. On parle maintenant d'état faible ou d'état prédateur. Moi je parlerais d'absence d'Etat. Même dans la société civile, il y a une difficulté si pas une absence d'expression politique véritable.

"Ces trois déficits contribuent au « mal être », au malaise des Haïtiens.

"Avec la mondialisation, on ne peut cependant plus parler d'Haïti comme étant une société archaïque, arriérée ou sous développée. Nous participons à un « grand bougé » de l'histoire l'humanité. Je dirais même qu'Haïti est un pays contemporain et moderne, mais malade de la modernité, et cette maladie engendre trois types de malaises.

"La plus belle conquête de la modernité, c'est l'émergence et la constitution des individus comme sujets, capables d'avoir prise sur leur histoire, sur leur destin. Cependant, je ne crois pas que ce soit le cas pour Haïti et, sur ce chapitre, le malaise est incommensurable. Il suffit de voir la fiche des statistiques d'Haïti qui traîne à la queue des statistiques au niveau du logement, de la santé, du travail, de la productivité, etc.

"Le deuxième malaise de ce pays dans la modernité est le non accès au développement de la technologie et de la maîtrise de cette technologie. Ceux qui s'en approchent sont complètement dominés et les autres, la grande majorité, en rêvent de façon utopique, comme d'un paradis à conquérir. Ce phénomène provoque une aliénation à la consommation, l'atomisation de la société, l'accentuation de la migration rurale vers les villes et ensuite des villes vers l'extérieur. C'est le problème des boat people et de la fuite des cerveaux.

"Le troisième malaise réside dans l'incapacité de mettre en place des structures démocratiques. Alors que l'idée de démocratie est planétairement à l'ordre du jour, on voit apparaître en Haïti un « despotisme doux », pour reprendre l'expression de Tocqueville, imposé par un état prédateur à des ressortissants mis sous tutelle.

"Quels sont les enjeux de la littérature ?

"Je considère que nous écrivons dans la marginalité d'un univers littéraire. Nous appartenons aux « petites » littératures, aux littératures « mineures ». Je ne suis pas tout

à fait d'accord avec ces termes, mais les sciences sociales n'ont d'autre langage que d'utiliser les mots du sens commun en considérant que la littérature dite « mineure » correspond à une petite société. Nous écrivons dans la marge, dans la Cour d'un Empire. Nous sommes une petite société qui a certain nombre de problèmes particuliers, mais ce n'est pas une problématique spécifiquement haïtienne. Elle est aussi celle de la Caraïbe en général, de la Belgique, de l'Irlande, du Québec, etc. Quand je parle de petite société, je ne parle pas en terme de quantité, de nombre de m², mais plutôt de situation, ou de destin comme l'aurait dit Kundera.

"Petite société, petite littérature. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Nous écrivons dans un espace littéraire exigü, traversé par un certain nombre de contradictions que j'appellerais cardinales. J'en retiendrai 4, même s'il y en a beaucoup plus.

"Le développement historique d'Haïti a installé une sorte de coupure entre écrivains de la diaspora et écrivains de l'intérieur. Après la chute de Duvalier, ou le départ sans chute de Duvalier, il y a eu une sorte de tension entre ces deux types d'écrivains. Et pourtant, que l'on soit Haïtien de l'intérieur ou Haïtien de l'extérieur, nous contribuons par nos œuvres à l'enrichissement du patrimoine culturel national.

"Une deuxième contradiction qui traverse les écrivains haïtiens, c'est toute la question du lectorat par rapport à une population analphabète. Dans l'espace anglophone, j'évoquerais V.S. Naipaul pour illustrer mon propos. Naipul dit ceci : « En très bas âge, dans toute la misère et le dénuement de Trinité, loin de tout, dans une population d'un demi-million d'habitants, me fut donné l'ambition d'écrire des livres. Mais les livres ne se créent pas seulement dans la tête. Les livres sont des objets matériels. Pour inscrire votre nom sur le dos de l'objet matériel créé, vous avez besoin de maisons d'édition et d'éditeurs, de dessinateurs et d'imprimeurs, de relieurs, de librairies, de critiques, de revues et de journaux et naturellement d'acheteurs et de lecteurs. Ce genre de société n'existait pas à Trinité. (On pourrait dire la même chose d'Haïti). Si je voulais être écrivain, vivre de mes livres, il me fallait en conséquence partir. Pour moi, à cette époque, cela voulait dire partir en Angleterre. Je voyageais de la périphérie, de la marge, vers ce qui à mes yeux représentait le centre et mon espoir était au centre, il y aurait de la place pour moi. »

"Naipul met le doigt sur une contradiction fondamentale de ces écrivains qui écrivent dans les marges, qui écrivent dans la Cour de l'Empire, qui écrivent dans les « petites » sociétés ou les « petites » Nations. Pour ces écrivains, il y a un problème par rapport à la République Mondiale des Lettres dont le méridien de Greenwich m'apparaît être Paris. Pas seulement pour les francophones, mais aussi pour les hispanophones, et les

anglophones. Il paraît que si on n'a pas une reconnaissance parisienne, on n'existe pas dans la République Mondiale des Lettres.

"Différentes attitudes sont alors possibles entre deux extrêmes. On peut agir dans la simulation : on essaie autant que possible de se déguiser, de prendre le masque de l'autre et d'être reconnu au centre. Certains écrivains ont ainsi réussi de façon exemplaire, comme Signoran ou Henri Michaux qui a gommé tout ce qu'il avait de belge. On peut donc écrire dans « l'assimilation » (Naipul en est une figure emblématique : il a tellement réussi à s'inscrire au centre qu'il a été anobli par la reine) ou être du côté des révoltés et écrire dans la « dissimulation ». Beaucoup d'écrivains peuvent avoir une gloire nationale sans précédents, et être inconnus au bataillon littéraire de la République Mondiale des Lettres. C'est toute la problématique des écrivains nationalistes, régionalistes, des écrivains du Tiers Monde.

"La troisième contradiction qui m'apparaît importante, c'est la réponse que chaque écrivain doit donner à la fameuse diglossie entre créole et français.

"J'en viens à l'examen critique de la société, ou la conscience politique. C'est le redoutable problème de l'engagement. Le terme « connexion politique » est de Kafka. Pour beaucoup de ces écrivains, l'engagement demeure une exigence éthique mais qui cherche de plus en plus son chemin entre deux extrêmes. D'un côté, il y a la pure pensée du refus, la protestation et la dénonciation érigée en mode esthétique, c'est ce qu'on pourrait appeler l'engagement hyper centrique ou, d'un autre côté, la centration hyper esthétique, une version moderne de « l'art pour l'art » coupé des attentes populaires. Ces écrivains produisent des œuvres qui sont souvent des outils de légitimation au service des acteurs dominants ou des forces sociales et politiques instituées.

"Sur ce chapitre-là, nous écrivons sur la corde raide. Kafka parlait d'impossibilité de langage. Il disait que quand on écrit dans une petite littérature, dans une petite société, on navigue entre quatre impossibilités de langage. Dans notre cas à nous, il faut parler d'impossibilité de ne pas écrire, impossibilité d'écrire en français, impossibilité d'écrire en créole, par rapport à toute la question du lectorat dont nous parlions, ou impossibilité d'écrire autrement.

"Comment s'en sortir ? Quelles sont les voies de sorties que les écrivains semblent avoir trouvées ? Je commencerais par rectifier le tir en disant que les appellations de « petites » littératures, « petites » langues, ou littératures « mineures », littératures de « l'exigüité » pour parler comme un québécois, me semblent poser problème. Dans le langage courant, ces adjectifs, même repris dans le champ dit scientifique, charrient des connotations péjoratives. Je préciserais qu'il n'y a rien dans notre monde qui soit petit, pauvre, inutile,

inapte à enrichir un projet littéraire. Je dirais qu'il est dans la nature même des écrivains et à leur portée, de changer la pénurie, la petitesse ou la pauvreté en « or littéraire ». Je préfère pour ma part parler d'espace littéraire « médian » ou « moyen », parce que ces écrivains et leurs œuvres ne sont ni centraux ni complètement excentriques. Je crois d'ailleurs que s'il y a une conquête de la modernité, c'est bien qu'il n'existe plus de centre, mais une vaste toile, une mise en réseaux un peu partout sur la planète.

"En deçà ou au-delà des imprécations vengeresses ou désespérées, la mondialisation, qu'elle soit heureuse ou néfaste, oblige à repenser les cadres anciens du politique et du littéraire. Les œuvres des écrivains de l'espace médian, Haïti, la Caraïbe, etc, indiquent des voies. En regardant les récentes publications, j'en ai inventorié quatre.

"Le refus de l'enfermement dans des problématiques nationales ou nationalistes. C'est l'une des lectures que l'on peut prendre de ce qui est devenu aujourd'hui un cliché, un certain nombre de poncifs sur les lèvres des écrivains : « Ma patrie est ma seule langue », ou comme Dany dit : « je n'ai de patrie que mes lecteurs », etc. Signorant disait déjà « je n'habite pas un pays, j'habite une langue ».

"De plus en plus on assiste à l'émergence d'écrivains qui revendiquent une autonomie littéraire quasi absolue. Autonomie qui se joue à travers ou sur le socle d'un usage subversif de la langue, des formes, et des codes sociaux qui y sont liés. Dans ce jeu, la condition de réussite peut être archi douloureuse. Elle peut conduire à une sorte de traversée du désert, à l'exil intérieur, au déracinement ou à l'expatriation.

"Ces œuvres que j'ai vu apparaître dans la littérature haïtienne récemment, indiquent un bouleversement de toutes les pratiques littéraires locales et mondiales. Ces écrivains m'apparaissent comme des « voleurs de feu ». Ils sont, pour reprendre l'expression de Pascal Casanova qui a écrit « La République mondiale des lettres », un livre que j'ai trouvé éblouissant, des « accélérateurs temporels ». Etant donné que nous n'avons pas participé à la construction des genres, où c'est la poésie qui apparaît, ensuite le récit, ensuite l'essai, etc. dans nos œuvres, nous brûlons les étapes. Dans ce sens, nous sommes des « accélérateurs temporels ». Un certain nombre de nos œuvres, tant elles relèvent à la fois de tous les genres et d'aucun genre, sont difficiles à classer.

"Enfin, ces écrivains sont en train de créer une langue dans la langue. C'est-à-dire une langue libre, neuve, moderne, par opposition à une langue écrite figée, morte."

© Emile Ollivier, novembre 2000

